

comme une madone, riieuse et insouciance comme on l'est en sortant de pension, mais aimante, passionnée même comme les ardentes filles du midi, car elle était née en Italie pendant les guerres de l'empire. Bonne, caressante et gracieusement familière avec les vieillards, elle réchauffait leurs cœurs glacés par l'âge, comme un rayon du soleil réchauffe et ranime le vieil arbre qui commence à se dépouiller de ses feuilles. Spirituelle sans prétention, réservée sans raideur et sans pruderie, ravissante de coquetterie naïve, elle faisait rêver les jeunes visiteurs de son père, et plus d'un regard, expressif et tendre, s'était arrêté sur elle, sans qu'elle le comprit.

Le général adorait sa fille, mais effrayée de la responsabilité qui pesait sur lui, en restant seul chargé de son bonheur à venir, il se tenait, gardien attentif, dans une continuelle observation, veillant sur son trésor avec une anxiété toujours croissante; malheureusement il n'avait point l'art de cacher ses inquiétudes; sa surveillance était sévère sans doute; elle blessait et éloignait la confiance. Ondine avait peur de son père, peur ! quel triste mot ! Lorsqu'une jeune fille approche de l'abîme, il faut que ce soit l'amour qui la sauve; la crainte ne peut rien. Les femmes aiment à braver le danger; à défaut de force morale, et plus le pas à franchir est effrayant, plus la passion les domine et les encourage à briser l'obstacle. Elles grandissent dans la lutte. Il leur semble que l'immensité du sacrifice, par cela seul qu'il est complet, absolu, suffit pour les absoudre et donner une excuse à leur faute.

Le général n'avait pas compris cela, lui, vieux soldat de la république et de l'empire, lui qui n'avait plus rien à faire pour sa propre gloire, il ne s'occupait plus que de celle de sa fille. Il ne songea pas à la prévenir contre la séduction; il crut qu'il lui suffisait de veiller à ce qu'elle ne l'approchât pas. Ce n'était pas assez, et il devait en faire la terrible épreuve.

Parmi les jeunes gens qui fréquentaient la maison du général, il en était un à qui il avait témoigné d'abord une vive affection; c'était Victor Cérusy, le fils d'un de ces anciens frères d'armes, mort dans ses bras, sur le champ de bataille. Le souvenir de l'amitié du père avait merveilleusement servi au fils. Le général avait vu avec plaisir l'amour naissant de Victor pour Ondine, et la présérence marquée que lui accordait la jeune fille. Mais, malheureusement pour le jeune homme, son œil exercé n'avait pu se tromper longtemps. Il n'avait point tardé à voir que Victor n'avait point hérité des vertus de son père; il sut qu'il avait dissipé la fortune qui lui venait de sa mère, et que l'héritage paternel était déjà aux deux tiers altéré. C'était plus qu'il n'en fallait pour que le général rejetât loin de lui la pensée d'en faire son gendre. Le temps ne fit qu'accroître son antipathie, et le jour où le jeune homme, se croyant sûr d'être accueilli favorablement, vint lui demander la main d'Ondine, il lui répondit par un refus et lui interdit sa maison. Plus ambitieux qu'amoureux, Victor Cérusy s'éloigna, la rage dans le cœur, et jura d'arriver, n'importe par quels moyens, au but qu'il avait visé.

Le général dédaigna d'instruire Ondine de la demande de Victor, et des motifs qui l'avaient fait rompre toutes relations avec lui. Il ne crut pas l'amour de la jeune fille assez fort et assez entré dans son cœur pour qu'il fut nécessaire de le combattre et de le vaincre. Il pensa qu'en cessant de le voir, elle cesserait de l'aimer. Il s'était trompé.

Les deux jeunes gens, qui ne pouvaient plus se rencontrer, s'écrivirent. Victor demanda un rendez-vous, Ondine le refusa. Il pria, supplia, menaça de se tuer.... elle l'accorda. Elle l'aimait, et elle accusait son père d'injustice et de caprice sans motif raisonnable en apparence, il détruisait les rêves de sa vie et son bonheur était éloquent, habile; Ondine aimait, elle succomba.

Le bonheur qu'il faut cacher et dont on doit rougir s'éteint vite dans les larmes. La femme qui a failli ne peut dérober sa faute qu'à l'œil de l'indifférent; tout la révèle, sa démarche, son regard, le son de sa voix; tout la trahit devant l'observateur intéressé. Son front s'incline, ses yeux se baissent; un mot la fait rougir et trembler. Ses moindres mouvements sont empreints d'une timidité craintive, qui dit assez que l'ange est tombé; que c'en est fait de sa joyeuse insouciance, de sa